MERLEAU-PONTY

Le visible et l'invisible

tel gallimard

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Cet ouvrage a initialement paru
dans la « Bibliothèque des Idées » en 1964.

© Éditions Gallimard, 1964.

Avertissement

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Maurice Merleau-Ponty est mort le 3 mai 1961. Dans ses papiers se trouvait notamment un manuscrit contenant la première partie d'un ouvrage dont il avait commencé la rédaction deux ans plus tôt. Celui-ci est intitulé: Le visible et l'invisible. *Nous n'avons pas trouvé trace de ce titre avant mars 1959. Auparavant des notes se rapportant au même projet portent la mention:* Être et sens *ou* Généalogie du vrai, *ou encore, en dernier lieu,* L'origine de la vérité.

Le manuscrit

Il comporte cent cinquante grandes pages, couvertes d'une écriture serrée, et abondamment corrigées. Les feuilles sont écrites recto-verso.

Sur la première page, figure la date de mars 1959*: sur la page 83, celle du* 1er juin 1959. *Vraisemblablement, l'auteur a rédigé cent dix pages entre le printemps et l'été de la même année. Puis il a repris à l'automne de l'année suivante la rédaction de son texte, sans tenir compte des huit dernières pages (p. 103-110) qui inauguraient un second chapitre. La date de* novembre 1960 *est portée sur la seconde page 103, au-dessus du titre* Interrogation et intuition.

Structure de l'ouvrage

Les indications de plan sont rares et ne s'accordent pas exactement entre elles. Il est certain que l'auteur remaniait son projet au fur et à mesure de l'exécution. On peut toutefois présumer que

*l'ouvrage aurait eu des dimensions considérables et que le texte que nous possédons n'en constitue qu'une première partie, jouant le rôle d'une introduction**.

Voici les quelques schémas que nous avons pu retrouver:

a) Mars 1959, *en tête du manuscrit:*

1re Partie. Être et Monde.
Chap. I. Réflexion et interrogation.
Chap. II. L'être préobjectif: le monde solipsiste.
Chap. III. L'être préobjectif: l'intercorporéité.
Chap. IV. L'être préobjectif: l'entremonde.
Chap. V. L'ontologie classique et l'ontologie moderne.
IIe Partie. Nature.
IIIe Partie. Logos.

b) Mai 1960, *dans une note, sur la première page:*

Être et Monde.
Ire Partie:
Le monde vertical ou l'être interrogatif
muet brut
sauvage.
La IIe Partie sera: L'être sauvage et l'ontologie classique.

Et sur la seconde page:

Chap. I. La chair du présent ou le «*il y a*».
Chap. II. Le tracé du temps, le mouvement de l'ontogenèse.
Chap. III. Le corps, la lumière naturelle et le verbe.
Chap. IV. Le chiasme.
Chap. V. L'entremonde et l'Être.
Monde et Être.

c) Mai 1960, *dans une note:*

I. Être et Monde.
Ire Partie: Le Monde vertical ou l'Être sauvage.
IIe Partie: L'Être sauvage et l'ontologie classique:
Nature
Homme
Dieu.
Conclusion: la pensée fondamentale — Passage aux différenciations de l'Être sauvage. Nature — logos histoire.
l'être cultivé
l'Erzeugung
II. Physis et Logos

* Cf. notre postface.

d) Octobre 1960, *dans une note:*

I. Être et Monde.
Ire Partie: Réflexion et interrogation.
IIe Partie: Le monde vertical et l'Être sauvage.
IIIe Partie: l'Être sauvage et l'ontologie classique.

e) Novembre 1960, *dans une note:*

I. Le visible et la nature.
1. L'interrogation philosophique.
2. Le visible.
3. Le monde du silence.
4. Le visible et l'ontologie (l'Être sauvage).
II. La parole et l'invisible.

f) Sans date, mais vraisemblablement en novembre ou décembre 1960, dans une note:

I. Le visible et la nature.
L'interrogation philosophique:
interrogation et réflexion;
interrogation et dialectique;
interrogation et intuition (ce que je fais en ce moment).
Le visible.
La nature.
Ontologie classique et ontologie moderne.
II. L'invisible et le logos.

Ces quelques indications ne permettent pas d'imaginer ce que l'œuvre aurait été dans sa matière et dans sa forme. Le lecteur s'en fera déjà mieux une idée à la lecture des notes de travail que nous publions à la suite du texte. Mais du moins pouvons-nous en tirer parti pour percevoir plus clairement l'ordonnance du manuscrit lui-même.

À nous en tenir, en effet, aux articulations marquées dans le texte, il faudrait se borner à mentionner une première partie: Être et Monde, *un premier chapitre:* Réflexion et interrogation, *tandis que toutes les autres divisions se trouveraient sur un même plan puisqu'elles sont indistinctement précédées du signe §. Or la note f, qui confirme et complète la précédente et a l'intérêt d'avoir été rédigée en même temps que le chapitre* Interrogation et intuition *(l'auteur précise:* ce que je fais en ce moment*), montre que nous ne pouvons conserver ce découpage. Outre que le titre de la première partie,* Être et Monde, *est abandonné et remplacé par* Le visible et la nature, *les fragments précédés du signe § sont regroupés en fonction de leur sens et il devient clair que les deux derniers n'ont pas la même fonction que les premiers.*

Nous nous sommes donc décidé à restructurer le texte en suivant les dernières indications de l'auteur. Nous avons d'abord distingué

Extrait de la publication

trois chapitres en les rangeant sous la rubrique commune: L'interrogation philosophique. *Le premier,* Réflexion et interrogation, *qui comporte trois articulations, enveloppe la critique de la foi perceptive, du scientisme et de la philosophie réflexive; le second,* Interrogation et dialectique, *divisé en deux parties, comprend l'analyse de la pensée sartrienne et l'élucidation des rapports entre dialectique et interrogation; le troisième,* Interrogation et intuition, *contient essentiellement la critique de la Phénoménologie.*

Restait à situer le dernier fragment intitulé: L'entrelacs — le chiasme, *que la note (f) ne mentionne pas. Nous pouvions en faire soit le dernier chapitre de* L'interrogation philosophique, *soit le premier de la seconde partie annoncée,* Le visible. *Le choix, nous en sommes persuadé, pouvait être justifié par des arguments de fond. Mais, en l'absence d'une recommandation expresse de l'auteur, ceux-ci n'auraient jamais paru décisifs. Dans ces conditions, nous avons préféré nous rallier à la solution qui faisait la moindre part à notre intervention, c'est-à-dire laisser ce chapitre à la suite des autres.*

État du texte

Le manuscrit du Visible et l'invisible *a été longuement travaillé, comme l'atteste la présence de nombreuses ratures et corrections. On ne saurait toutefois penser qu'il était parvenu à son état définitif. Certaines redites auraient sans doute été éliminées et il n'est pas exclu que des remaniements plus amples auraient été apportés. Sur l'ordonnance du début, notamment, un doute est permis puisqu'une note évoque la possibilité d'un nouvel agencement de l'exposé. L'auteur écrit:* « Refaire peut-être les pages 1-13, en groupant ensemble: 1. les certitudes (la chose) (autrui) (la vérité); 2. les incertitudes (les difficultés pyrrhoniennes, les contradictions de la thématisation); 3. on ne peut accepter les antithèses, ni s'en tenir à certitudes matérielles → passage à la réflexion. »

D'autre part, il est significatif que l'auteur fasse deux fois usage d'un même texte de Paul Claudel (cf. ci-dessous, p. 138 et 159) sans avertir le lecteur de cette répétition. La fonction de la citation dans les deux passages est telle qu'un remaniement important eût été nécessaire.

Extrait de la publication

Les notes de travail

Nous avons cru bon de faire suivre le texte du Visible et l'invisible *d'un certain nombre de notes de travail qui en éclairaient le sens. L'auteur avait l'habitude de jeter des idées sur le papier, sans se soucier de son style, le plus souvent, et même sans s'astreindre à composer des phrases entières. Ces notes, qui tantôt se réduisent à quelques lignes, tantôt s'étendent sur plusieurs pages, constituent l'amorce de développements qui figurent dans la première partie ou qui auraient figuré dans la suite de l'ouvrage. Elles étaient, depuis la fin de l'année 1958, régulièrement datées et classées.*

Il n'était ni possible, ni souhaitable de les publier toutes. Leur masse eût écrasé le texte et, d'autre part, bon nombre d'entre elles, soit qu'elles fussent trop elliptiques, soit qu'elles n'eussent pas un rapport direct avec le sujet de la recherche, ne pouvaient être utilement retenues.

Dès lors qu'une sélection s'avérait nécessaire, elle posait quelques problèmes d'interprétation et nous étions dans la crainte de nous tromper. Mais, plutôt que de renoncer, nous avons pris le risque de faire un choix, tant nous étions persuadés que, par la variété des thèmes abordés, la qualité de la réflexion, l'expression abrupte mais toujours rigoureuse de la pensée, ces notes pouvaient rendre sensible au lecteur le travail du philosophe.

Édition du manuscrit et des notes

En ce qui concerne le manuscrit, nous nous sommes borné à préciser la ponctuation, dans le souci de rendre la lecture plus facile. En revanche, la disposition du texte, dans les notes de travail, a été conservée telle quelle, car il fallait laisser à l'expression son premier mouvement.

Nous avons donné, chaque fois que cela nous était possible, les références que demandaient les notes de travail ou complété celles de l'auteur.

Quand nous avons dû introduire ou rétablir un terme pour donner sens à une phrase, nous l'avons placé entre crochets et accompagné d'une note justificative en bas de page.

Les termes illisibles ou douteux sont signalés dans le cours même du texte de la manière suivante:

illisible: [?].

douteux: [vérité?].

Extrait de la publication

Les notes en bas de page sont toujours précédées d'un chiffre arabe quand elles sont de l'auteur et d'un astérisque quand elles sont de notre main. Les commentaires marginaux que nous avons décidé de reproduire, quand ils n'étaient pas littéralement repris dans la suite du texte, sont insérés dans une note précédée d'un astérisque. Pour éviter toute confusion, le texte de l'auteur est, quelle que soit la note, en caractère romain et le nôtre en italique.

C. L.

Extrait de la publication

LE VISIBLE
ET LA NATURE

L'interrogation philosophique

Extrait de la publication

Extrait de la publication

RÉFLEXION ET INTERROGATION

*La foi perceptive et son obscurité**

Nous voyons les choses mêmes, le monde est cela que nous voyons : des formules de ce genre expriment une foi qui est commune à l'homme naturel et au philosophe dès qu'il ouvre les yeux, elles renvoient à une assise profonde d'« opinions » muettes impliquées dans notre vie. Mais cette foi a ceci d'étrange que, si l'on cherche à l'articuler en thèse ou énoncé, si l'on se demande ce que c'est que *nous*, ce que c'est que *voir* et ce que c'est que *chose* ou *monde*, on entre dans un labyrinthe de difficultés et de contradictions.

Ce que saint Augustin disait du temps : qu'il est parfaitement familier à chacun, mais qu'aucun de nous ne peut l'expliquer aux autres, il faut le dire du monde. [Sans arrêt, le philosophe se trouve]** obligé de revoir et de redéfinir les notions les mieux fondées, d'en créer de nouvelles, avec des mots nouveaux pour les désigner, d'entreprendre une vraie réforme de l'entendement, au

* *L'auteur note, en regard du titre de ce chapitre :* Notion de foi à préciser. Ce n'est pas la foi dans le sens de décision mais dans le sens de ce qui est avant toute position, foi animale et [?].

** Sans arrêt, le philosophe se trouve... : *ces mots que nous introduisons pour donner un sens aux propositions suivantes étaient les premiers d'un corps de phrase entièrement raturé par l'auteur.*

Extrait de la publication

terme de laquelle l'évidence du monde, qui paraissait bien la plus claire des vérités, s'appuie sur les pensées apparemment les plus sophistiquées, où l'homme naturel ne se reconnaît plus, et qui viennent ranimer la mauvaise humeur séculaire contre la philosophie, le grief qu'on lui a toujours fait de renverser les rôles du clair et de l'obscur. Qu'il prétende parler au nom même de l'évidence naïve du monde, qu'il se défende d'y rien ajouter, qu'il se borne à en tirer toutes les conséquences, cela ne l'excuse pas, bien au contraire : il ne la [l'humanité]* dépossède que plus complètement, l'invitant à se penser elle-même comme une énigme.

C'est ainsi et personne n'y peut rien. Il est vrai à la fois que le monde est *ce que nous voyons* et que, pourtant, il nous faut apprendre à le voir. En ce sens d'abord que nous devons égaler par le savoir cette vision, en prendre possession, *dire* ce que c'est que *nous* et ce que c'est que *voir*, faire donc comme si nous n'en savions rien, comme si nous avions là-dessus tout à apprendre. Mais la philosophie n'est pas un lexique, elle ne s'intéresse pas aux « significations des mots », elle ne cherche pas un substitut verbal du monde que nous voyons, elle ne le transforme pas en chose dite, elle ne s'installe pas dans l'ordre du dit ou de l'écrit, comme le logicien dans l'énoncé, le poète dans la parole ou le musicien dans la musique. Ce sont les choses mêmes, du fond de leur silence, qu'elle veut conduire à l'expression. Si le philosophe interroge et donc feint d'ignorer le monde et la vision du monde qui sont opérants et se font continuellement en lui, c'est précisément pour les faire parler, parce qu'il y croit et qu'il attend d'eux toute sa future

* *Il faut comprendre sans doute :* dépossède l'humanité, *ces termes appartenant au dernier membre de la phrase précédente, raturé par l'auteur et que nous reproduisons ci-dessous entre crochets...* le grief qu'on lui a toujours fait de renverser les rôles du clair et de l'obscur [et de s'arroger de faire vivre l'humanité en état d'aliénation, dans la plus complète aliénation ; le philosophe prétendant la comprendre mieux qu'elle ne se comprend elle-même.]

Extrait de la publication

science. L'interrogation ici n'est pas un commencement de négation, un peut-être mis à la place de l'être. C'est pour la philosophie la seule manière de s'accorder à notre vision de fait, de correspondre à ce qui, en elle, nous donne à penser, aux paradoxes dont elle est faite ; de s'ajuster à ces énigmes figurées, la chose et le monde, dont l'être et la vérité massifs fourmillent de détails incompossibles.

Car enfin, autant il est sûr que je vois ma table, que ma vision se termine en elle, qu'elle fixe et arrête mon regard de sa densité insurmontable, que même, moi qui, assis devant ma table, pense au pont de la Concorde, je ne suis pas alors dans mes pensées, je suis au pont de la Concorde, et qu'enfin à l'horizon de toutes ces visions ou quasi-visions, c'est le monde même que j'habite, le monde naturel et le monde historique, avec toutes les traces humaines dont il est fait ; autant cette convictions est combattue, dès que j'y fais attention, par le fait même qu'il s'agit là d'une vision *mienne*. Nous ne pensons pas tant ici à l'argument séculaire du rêve, du délire ou des illusions, nous invitant à examiner si ce que nous voyons n'est pas « faux » ; il use en cela même de cette foi dans le monde qu'il a l'air d'ébranler : nous ne saurions pas même ce que c'est que le faux, si nous ne l'avions pas distingué quelquefois du vrai. Il postule donc le monde en général, le vrai en soi, et c'est lui qu'il invoque secrètement pour déclasser nos perceptions et les rejeter pêle-mêle avec nos rêves, malgré toutes différences observables, dans notre « vie intérieure », pour cette seule raison qu'ils ont été, sur l'heure, aussi convaincants qu'elles, — oubliant que la « fausseté » même des rêves ne peut être étendue aux perceptions, puisqu'elle n'apparaît que relativement à elles et qu'il faut bien, si l'on doit pouvoir parler de fausseté, que nous ayons des expériences de la vérité. Valable contre la naïveté, contre l'idée d'une perception qui irait surprendre les choses au-delà de toute expérience, comme la lumière les tire de la nuit où elles préexistaient, l'argu-

ment n'est pas [éclairant ?], il est lui-même empreint de cette même naïveté puisqu'il n'égalise la perception et le rêve qu'en les mettant en regard d'un Être qui ne serait qu'en soi. Si au contraire, comme l'argument le montre en ce qu'il a de valable, on doit tout à fait rejeter ce fantôme, alors les différences intrinsèques, descriptives du rêve et du perçu prennent valeur ontologique et l'on répond assez au pyrrhonisme en montrant qu'il y a une différence de structure et pour ainsi dire de grain entre la perception ou vraie vision, qui donne lieu à une série ouverte d'explorations concordantes, et le rêve, qui n'est pas *observable* et, à l'examen, n'est presque que lacunes. Certes, ceci ne termine pas le problème de notre accès au monde : il ne fait au contraire que commencer, car il reste à savoir comment nous pouvons avoir l'illusion de voir ce que nous ne voyons pas, comment les haillons du rêve peuvent, devant le rêveur, valoir pour le tissu serré du monde vrai, comment l'inconscience de n'avoir pas observé, peut, dans l'homme fasciné, tenir lieu de la conscience d'avoir observé. Si l'on dit que le vide de l'imaginaire reste à jamais ce qu'il est, n'équivaut jamais au plein du perçu, et ne donne jamais lieu à la *même* certitude, qu'il ne *vaut pas pour* lui, que l'homme endormi a perdu tout repère, tout modèle, tout canon du clair et de l'articulé, et qu'une seule parcelle du monde perçu introduite en lui réduirait à l'instant l'enchantement, il reste que si nous pouvons perdre nos repères *à notre insu* nous ne sommes jamais sûrs de les *avoir* quand nous croyons les avoir ; si nous pouvons, sans le savoir, nous retirer du monde de la perception, rien ne nous prouve que nous y soyons jamais, ni que l'observable le soit jamais tout à fait, ni qu'il soit fait d'un autre tissu que le rêve ; la différence entre eux n'étant pas absolue, on est fondé à les mettre ensemble au nombre de « nos expériences », et c'est au-dessus de la perception elle-même qu'il nous faut chercher la garantie et le sens de sa fonction ontologique. Nous jalonnerons ce chemin, qui est celui de la philoso-

Extrait de la publication

MAURICE MERLEAU-PONTY

Le visible et l'invisible

suivi de Notes de travail

Avertissement et postface de Claude Lefort

Du grand ouvrage dont rêvait Merleau-Ponty ne restent que cent cinquante pages manuscrites. Quelle est leur fonction : introduire. Il s'agit de diriger le lecteur vers un domaine que ses habitudes de pensée ne lui rendent pas immédiatement accessible. Il s'agit, notamment, de le persuader que les concepts fondamentaux de la philosophie moderne - par exemple, les distinctions du sujet et de l'objet, de l'essence et du fait, de l'être et du néant, les notions de conscience, d'image, de chose - dont il est fait constamment usage impliquent déjà une interprétation singulière du monde et ne peuvent prétendre à une dignité spéciale quand notre propos est justement de nous remettre en face de notre expérience, pour chercher en elle la naissance du sens. Pourquoi est-il devenu nécessaire de prendre un nouveau départ, pourquoi ne pouvons-nous plus penser dans le cadre des anciens systèmes, ni même bâtir sur le sol où nous les voyons, si différents soient-ils dans leur orientation, plonger leurs racines, voilà ce que l'auteur s'efforce de dire tout d'abord.

Considérations préliminaires, croirait-on donc. Et pourtant, telle est la nature de l'œuvre que l'initiation est ici décisive, la vérité du parcours anticipée dans la première démarche.

Claude Lefort

Né à Rochefort en 1908, Maurice Merleau-Ponty, ancien élève à l'École normale supérieure, agrégé de philosophie, docteur ès lettres en 1945, professeur à la Sorbonne, puis au Collège de France depuis 1952, est mort en 1961. Il a été membre du comité directeur des *Temps modernes* depuis leur fondation.

Paul Cézanne : « Pommes et oranges » (détail).
Musée d'Orsay, Galerie du Jeu de Paume, Paris.
Photo © G. Dagli-Orti.

9 782070 286256 79-II A 28625 ISBN 2-07-028625-8

Extrait de la publication